

Fusqu'ou n'allait pas la mienne ! Je réalisais dans ma pensée tout ce que les féeries nous racontent de plus extraordinaire ! Des filles nobles et rayonnantes de beauté qui descendent de leur opulence pour consoler la pauvreté d'un esclave et illuminer une cabane ! Oh ! les projets extravagants ! oh ! les étranges folies ! Tandis que je rêvais ainsi, mon père mourut. De l'argent qu'il me laissa, je résolus d'acheter ma liberté. Ces deux géoliers de mon cœur, honte et pauvreté, qui m'avaient obsédé si longtemps, je les terrassai d'une main ferme, et, délivré de mes chaînes, je m'élançai à ces nobles travaux qui transforment un homme vulgaire en lui donnant une âme ! Je pensai à vous, et je devins poète ; à vous, et je devins peintre ! et l'art s'offrit partout à moi comme un moyen de mieux vous aimer ! Il y eut sur moi bien des blâmes d'abord, bien des ironies : on me taxa d'orgueil, de folie, que sais-je ! on m'appela insensé ! Que m'importait l'opinion de la foule ? Je travaillais toujours, j'espérais obstinément ; et vous le dirai-je, Pauline ? cette lutte, cet espoir de tous les instants, c'était déjà du bonheur !

La voix de Michel, devenue plus tendre à mesure qu'il parlait, avait pris à ces derniers mots une expression si émue que Pauline en fut touchée. Elle se prit à regarder sans trop d'aversion l'homme qui la suppliait ainsi, et dont tout le crime, après tout, était de l'avoir trop aimée. Michel continua :

— Un jour, j'osai écrire une lettre ; étrange audace, sans doute, mais de quel mépris on m'accabla ! ma lettre me fut renvoyée, souillée par la main des laquais ! Un fidèle ami, un paysan comme moi, qui vous avait porté le message, s'en revint honteusement insulté, frappé par vos gens ! Oh ! alors mon cœur ressentit un immense désir de vengeance ! mon amour se tut devant ma colère ! je fis vœu d'humilier qui m'humiliait. Eu ce moment où mon âme était un chaos, des tentateurs trouvèrent en moi un instrument docile à leurs desseins. Ils vinrent et me proposèrent ce honteux marché que j'ai accepté. Oh ? me pardonnerez-vous jamais, Pauline ?

Mlle de Martens ne put comprendre le sens de ces dernières paroles. Elle regardait et écoutait avec une anxiété inexprimable. Michel voulut s'approcher ; elle se recula.

— Une seule réparation est possible, dit-il d'une voix plus assurée, je vais vous l'offrir.

— Que voulez-vous dire ? lui demanda Pauline avec un regard hautain. De quelle réparation parlez-vous ? Il n'en est qu'une ; oui, vous avez raison ! Un mensonge nous a unis ; mais je sais quel moyen peut nous séparer. Adieu, monsieur !

Elle fit un pas vers la porte. Michel l'arrêta.

— Un mot, de grâce ! Ecoutez-moi ! Je ne prétends pas invoquer un titre qui n'est pas le mien. Le pacte qui me liait, je l'ai brisé. Toute vengeance est morte en mon cœur. Il n'y a plus de maître et d'époux ici ; il n'y a qu'un esclave soumis, un homme qui vous aime et qui vous respecte, et qui vous place sous la sauve-garde de sa mère, et qui n'attend rien de vous que son pardon à force de repentir. Ma mère ! ma mère !

La vieille Philippine, abîmée dans son désespoir, ne répondit pas à la voix de son fils. Mais Michel lui ayant pris les mains dans les siennes, elle leva lentement la tête et regarda à travers ses larmes.

— Ma mère ! répéta Michel, joignez vos prières aux miennes, obtenez que Mlle de Martens ne s'expose pas aux dangers d'un voyage entrepris de nuit, sous cette pluie froide. Elle veut partir ; retenez-la. Puis à Pauline :

— L'hospitalité de ma mère, la refuserez-vous ? Demain, vous serez à Lyon ; demain, votre mère vous reverra. Moi, jusqu'au jour, je veillerai ici, dans cette chambre, en priant et en pleurant. Acceptez, acceptez cette seule et dernière grâce, et puis vous détournerez la tête, et vous oublierez le pauvre paysan. Ma mère.

Ici les yeux de Michel rayonnèrent d'enthousiasme.

— Ma chère mère, je suis encore digne de vous. Conduisez Mlle de Martens dans la chambre où mon père, en m'embrassant, m'a adressé ses derniers adieux. Cet asile est sacré. Dormez, Pauline, dormez sans crainte : le souvenir de votre père vous garde, et ma mère sera près de vous.

Philippine s'approcha timidement de Pauline et lui prit la main avec un geste suppliant. L'âme de Mlle de Martens paraissait vivement combattue. Son visage exprimait tour à tour et presque à la fois le ressentiment et la compassion. Enfin ce dernier sentiment l'emporta. Elle abandonna sa main à la pauvre vieille et lui dit : Conduisez-moi.

Toutes deux montèrent l'escalier, qui com-